G. P. VIRGIL, Propriétaire.
ROSE-MARIE CRAMER, GÉRANT.

Ville de Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN 10 MAI 1851

The New-Orleans Daily Bee.

Officiel Journal de l'Etat, du Conseil-ment, Cour de l'Etat, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Législation.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 10 MAI 1851.

AVIS.

☞ J'ai donné à M. ETIENNE DUVERGER, agent comptable du journal l'*Abeille*, ma procuration générale, en date du 5 février dernier, afin de faciliter l'expédition de mes affaires. M. Duverger est en conséquence dûment autorisé à payer toute réclamation, recouvrer toute créance et acquitter mes comptes, soit en mon nom, soit pour le journal.

Nouvelle-Orléans, 1er mai 1851. G. F. WEISSE.

CHEMIN DE FER DES OPELOUSAS.

Nous avons publié hier le compte-rendu du meeting tenu le 7 de ce mois au sujet du chemin de fer entre la Nile-Orléans et les Opelousas et les Attakapas. Les renseignements fournis par M. B. H. Payne sont on ne peut plus intéressants et prouvent que les planteurs, secouant l'apathie qu'on leur a trop souvent reproché, sont enfin décidés à mettre sérieusement à l'œuvre pour accomplir les améliorations que commandent impérieusement leurs intérêts bien entendus. Le rapport de M. Payne est si important que le meeting en a ordonné l'impression.

Une convention de tous les citoyens qui s'intéressent à l'établissement du chemin de fer aura lieu à la Nile-Orléans le 4 du mois prochain. Espérons que les planteurs y seront en nombre. Quant à la Nile-Orléans tout ce que ces derniers exigent d'elle c'est qu'elle fournisse un contingent de $200,000. On trouvera bien cette somme, et cela, nous aimons à le croire, sans difficulté.

LES UNIONISTES DU MISSISSIPI.

Les Unionistes du Mississipi viennent de tenir une convention à Jackson, capitale de l'Etat. L'assemblée s'est constituée le 5 de ce mois, à midi, sous la présidence de M. John Horn.

Le télégraphe nous tiendra au courant des séances.

THÉATRE D'ORLÉANS.—Après la solennité de jeudi, la solennité de lundi. Le public s'est rendu en masse au bénéfice de Mme Fleury-Jolly : il en fera de même pour Mme Devrieux. La première chanteuse de la scène d'Orléans n'a pas besoin qu'on énumère ses titres à la bienveillance et à l'admiration des habitués. Elle les a conquis par de longs et honorables services et par un mérite qui sort de la légèreté. Le bénéficiaire nous offre pour la soirée de lundi un des ouvrages les plus attachants de Donizetti, *Anna Bolena*, que nous n'avons pas entendu depuis longtemps, sera accueillie avec bonheur par tous ceux qui apprécient la belle et bonne musique. Nous apprenons en outre que l'on exécutera un chœur d'Adalbie, orchestre et mis en musique par un des amateurs les plus distingués que renferme notre ville. Ce sera un attrait de plus à la représentation.

Ce soir 2e représentation de *Giralda*, opéra comique d'Adam, qui a obtenu jeudi un légitime succès. Tout le monde voudra entendre le dernier ouvrage du fécond compositeur français.

On annonce pour mercredi une représentation extraordinaire à ce théâtre : NORMA et PATORI; c'est-à-dire le chef-d'œuvre de l'un des plus féconds compositeurs de la jeune Italie, continué en italien par une cantatrice justement placée à une grande hauteur artistique. Mlle PATTI remplira le rôle d'*Adalgise* et M. PATTI celui de Pollion.

Le bénéficiaire, jeudi, nouvelle solennité, à laquelle se prêteront sans doute tous les gens qui aiment à donner un témoignage de sympathie à l'artiste d'un talent réel comme à l'artiste consciencieux. Nommons MM. Genibrel et Debruay en ajoutant que cette représentation est destinée à leur bénéfice, et la salle sera comble.

L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE ET LES CELTES.

Sir Henry Lytton Bulwer, ministre anglais à Washington, vient de se mettre à dos tous les Irlandais et les Ecossais de New-York. Un journal de Boston appelé le *Celt* avait publié une fausse dépêche de l'ambassadeur. Celui-ci y jouait tout naturellement un rôle ridicule; car une partie de la presse américaine ne se fait pas faute de le bafouer. M. Bulwer, rendons-lui cette justice, est un des représentans les moins impertinents que la Grande-Bretagne ait envoyés aux Amériques. Mais M. Bulwer est homme de cœur et il répond aux sarcasmes des journaux par des traits non moins acérés. Il avait encore, dans ses derniers au banquet anniversaire de St George, il saisit l'occasion de faire un discours dirigé entièrement contre les Celtes, en plaisant contre les populations qui ont une origine celtique. Il voulait évidemment se venger du journal de Boston, et c'est le titre de l'article qui lui a donné l'idée de sa malencontreuse harangue. Quoiqu'il en soit, les Irlandais s'en sont trouvés offensés et ils prennent déjà des mesures, de concert avec un certain nombre d'Américains, pour prier le Président de rendre à M. Bulwer les lettres qui l'accréditent près de notre gouvernement en qualité de ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne.

Voici comment un journal de New-York rend compte du singulier différend dont nous venons de rapporter succinctement les phrases :

Mardi soir, un nombre considérable d'Irlandais, surtout de sentiment des Américains, se sont réunis au Shakespeare Hôtel, en vertu d'une invitation conçue dans les termes suivants : "Les Irlandais de New-York, qui ont à cœur de défendre l'honneur de leur race et de leur pays contre les récentes attaques de sir Henry Lytton Bulwer, sont priés d'assister à un meeting préliminaire qui aura lieu au Shakespeare Hôtel, etc., dans le but de prendre ensemble les mesures dictées par la circonstance."

Cet appel aux enfants de la Verte Erin avait été entendu, paraît-il, car l'assemblée, malgré son titre de préliminaire, était fort nombreuse, et si l'on en juge par les manifestations de la foule, je le trouverait y allait jusqu'aux limites de la plus énergique indignation.

Quel crime le représentant des Trois-Royaumes, sir Bulwer, a-t-il donc commis pour soulever une pareille tempête d'imprécations et de colères ? Eh ! mon Dieu ! dans un discours qu'il a prononcé au banquet anniversaire de la saint-George, après avoir comme c'est d'usage en pareille fête, exalté bien haut la grandeur et le nom de l'Angleterre; après avoir parlé de la bataille de Waterloo, cet éternel dada sur lequel tout bon Anglais chevauche dès l'âge le plus tendre, il s'oriente fit, à propos d'un article publié dans le *Celt*, petit journal de Boston, une sortie contre la race celtique; il accusa l'Irlande de demi-barbarie au moyen d'un sarcasme, pour compléter le mépris dont il gratifiait une race d'hommes, que "tous les sauvages, qu'ils soient Celtes ou autres, ont commencé par s'abriter d'habiter les villes, parce qu'ils étaient aussi moraux que Boston, d'où les villes, dont ils pouvaient les visiter de leurs plus perfectionnées de la vie civilisée." Les Irlandais ont vu là dedans une attaque directe contre eux, et il serait difficile, en effet, d'y voir autre chose.

M. Bulwer a bien essayé d'atténuer ses paroles. A une lettre que lui adressa le président de la société des enfans de Saint-Patrick, pour lui demander des explications sur la valeur de ses paroles, il s'empressa de répondre que son intention n'avait pas été de blesser les Irlandais de notre temps, pas comprotrotes, et qu'il n'avait nullement jeté sur ces ancêtres Celtes peut-être, à une époque reculée, l'île d'Erin. Cette explication donnée après coup, et peu habile, il faut le dire, ne l'a pas complètement satisfait la réunion de Shakespeare Hôtel, et la lecture en a été accueillie par un chœur de grognements [illegible] et par des réclamations vertes [illegible] qui ne faisaient bien peu justice des prétentions du diplomate. Elles ont provoqué donc matière à aucune façon la manifestation, dont le résultat a été l'adoption d'une adresse au président des États-Unis, dans laquelle on appelle son attention sur l'outrage que vient de subir une classe de la population des Etats-Unis, et on lui demande d'employer son influence pour obtenir du gouvernement anglais le rappel immédiat de son représentant à Washington.—On voit que les Irlandais n'y vont pas de gai, quoiqu'il en soit, les Irlandais sont vivement offensés et ils prennent déjà des mesures, de concert avec un certain nombre d'Américains, pour prier le Président de rendre à M. Bulwer les lettres qui l'accréditent près de notre gouvernement en qualité de ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne.

Voici comment un journal de New-York rend compte du singulier différend dont nous venons de rapporter succinctement les phrases :

Mardi soir, un nombre considérable d'Irlandais, surtout de sentiment des Américains, se sont réunis au Shakespeare Hôtel, en vertu d'une invitation conçue dans les termes suivants : "Les Irlandais de New-York, qui ont à cœur de défendre l'honneur de leur race et de leur pays contre les récentes attaques de sir Henry Lytton Bulwer, sont priés d'assister à un meeting préliminaire qui aura lieu au Shakespeare Hôtel, etc., dans le but de prendre ensemble les mesures dictées par la circonstance."

Cet appel aux enfants de la Verte Erin avait été entendu, paraît-il, car l'assemblée, malgré son titre de préliminaire, était fort nombreuse, et si l'on en juge par les manifestations de la foule, je trouverait y allait jusqu'aux limites de la plus énergique indignation.

Quel crime le représentant des Trois-Royaumes, sir Bulwer, a-t-il donc commis pour soulever une pareille tempête d'imprécations et de colères ? Eh ! mon Dieu ! dans un discours qu'il a prononcé au banquet anniversaire de la saint-George, après avoir, comme c'est d'usage en pareille fête, exalté bien haut la grandeur et le nom de l'Angleterre; après avoir parlé de la bataille de Waterloo, cet éternel dada sur lequel tout bon Anglais chevauche dès l'âge le plus tendre, l'orateur fit, à propos d'un article publié dans le *Celt*, petit journal de Boston, une sortie contre la race celtique; il accusa l'Irlande de demi-barbarie au moyen d'un sarcasme, pour compléter le mépris dont il gratifiait une race d'hommes, que "tous les sauvages, qu'ils soient Celtes ou autres, ont commencé par s'abriter d'habiter les villes, parce qu'ils étaient aussi moraux que Boston, d'où les villes, dont ils pouvaient les visiter de leurs plus perfectionnées de la vie civilisée." Les Irlandais ont vu là dedans une attaque directe contre eux, et il serait difficile, en effet, d'y voir autre chose.

M. Bulwer a bien essayé d'atténuer ses paroles. A une lettre que lui adressa le président de la société des enfans de Saint-Patrick, pour lui demander des explications sur la valeur de ses paroles, il s'empressa de répondre que son intention n'avait pas été de blesser les Irlandais de notre temps, pas comprotrotes, et qu'il n'avait nullement jeté sur ces ancêtres Celtes peut-être, à une époque reculée, l'île d'Erin. Cette explication donnée après coup, et peu habile, il faut le dire, n'a pas complètement satisfait la réunion de Shakespeare Hôtel, et la lecture en a été accueillie par un chœur de grognements [illegible] et par des réclamations vertes [illegible] qui ne faisaient bien peu justice des prétentions du diplomate. Elles ont provoqué donc matière à aucune façon la manifestation, dont le résultat a été l'adoption d'une adresse au président des États-Unis, dans laquelle on appelle son attention sur l'outrage que vient de subir une classe de la population des Etats-Unis, et on lui demande d'employer son influence pour obtenir du gouvernement anglais le rappel immédiat de son représentant à Washington.—On voit que les Irlandais n'y vont pas de gai, quoiqu'il en soit, et que leur rancune les pousse du premier bond aux remèdes héroïques. Reste à savoir comment le président des Etats-Unis prendra leur requête : une bienvenue, dans les Irlandais les plus [illegible] et les plus [illegible] ; mais [illegible] suffisante pour faire agir le gouvernement anglais une démarche qui a toutes les chances possibles pour être mal accueillie ! Nous en doutons fort.

LE CHOLÉRA—La *Minerve de Tombouctou-ville* nous apprend que le choléra s'est propagé jusqu'au lac de la paroisse Lafourche et y a fait de nouvelles victimes, principalement parmi les nègres.

ARKANSAS—La Convention démocratique de l'Arkansas a désigné l'hon. R W Johnson comme candidat pour représenter de nouveau l'Etat de Georgie.

CHRONIQUE LOCALE.

M. Catoir, qui s'est fait parmi nous une belle réputation dans l'art pyrotechnique, donnera ce soir, samedi 10 courant, sur la Place Lafayette, un grand feu d'artifice. Le programme, qui est des plus attrayants, ne saurait manquer d'attirer la foule. Les portes de la place seront ouvertes à sept heures; les feux seront lancés à huit heures.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.—Le bénéfice de M. Rose a été remis à ce soir. Mme Stewart remplira le rôle de la tragédie de Shakespeare, "Timon d'Athènes." Le spectacle sera terminé par la pièce "The Lady Clyde."

PORTICI.—D. Hoyt, surnommé Smith, a été envoyé par le recorder Caldwell, devant la cour criminelle, pour répondre à une accusation d'escroquerie.—Il a obtenu de cet homme une somme de $14 de J. B. Joseph, au coin des rues Royale et Quartier.

MENDICITÉ DE JACKSON.—Le maire a reçu hier une lettre de M. Mandeville, qui a versé une somme de $697 collectée par ce dernier pour l'érection du monument sur la Place d'Armes. Voici les noms des souscripteurs : Mandeville, $100; Jos. Mandeville, 2; Manuel Wintz $100, J. Robb, $100, S. T. Baker $200, J. J. Ward 25, Lon A. Patton 25, J. O. Bryan 25, J. R. Mardo 10, J. M McAlpin 10, J. Hagan 10, C. Fellows 25, E. Kiley, T. Ball, m. B. Mullon, Cox, Hardy, Devereux, Miller et Calter $5 chacun.

Le Conseil de la première municipalité s'est ensuite tout soir, spécialement pour entendre les membres de la police. Nous discutons proclamant le compte-rendu de cette séance.

(COMMUNIQUÉ.)

Nouvelle-Orléans, le 7 mai 1851.

M. le rédacteur,

Arrive nouvellement de Paris et apprenant que le choléra fait de nombreuses victimes dans quelques quartiers de la ville, je me suis rendu à la pharmacie et un plaisir d'indiquer aux confrères et au public *mon traitement contre cette terrible maladie* traitement si fort et simple et si facile à appliquer, et qui m'a procuré l'insigne bonheur de sauver tout mon monde choléragé que j'ai eu à traiter à Paris en 1849 (plus de 60 malades). Faisant dépouillant les ravages—de l'affreux choléra dans le monde—mais cela ne se trouve consigné dans le bulletin de l'Académie Royale de médecine de Paris, du 4 septembre 1849, dans le Journal des Connaissances Médico Chirurgicales, dans la Gazette des Hôpitaux de cette ville, etc., etc., en octobre et 1er ventôse de la même année.

Voici en quoi consiste mon traitement.

Un imbibé des morceaux de linge ou d'ouate dans un mélange composé de :

Tenir, de quinq.....6 onces.
Sulfure de zenthe.....8 onc.
Ether sulfur.....3 onces.

Et on les mets dans le creux des aisselles—On a soin de recommander au malade de tenir les bras rapprochés du corps afin de faciliter l'absorption du médicament. On renouvellera ces applications de [illegible] matin et le soir, et on [illegible] les quelques minutes et ensuite de moins en moins souvent, et à mesure que les symptômes caractéristiques de la maladie vont en diminuant—et de la véritable cholera car des personnes inexpérimentées et peu [illegible] croire de bonne foi avoir affaire au choléra là où il n'existe pas.

Pendant qu'on fait ces applications, on donnera intérieurement de une à six gouttes de cette mixture, ou, si on le préfère, on en fera prendre en [illegible] d'eau sucrée, d'abord souvent et ensuite à des intervalles de plus en plus éloignés. En même temps on administrera trois fois par jour un quart de lavement avec de l'eau tiède, de l'amidon et un à [illegible] de laudanum liq. de Sydenham que le malade tâchera de conserver autant que possible.—Les autres moyens accessoires tels que l'infusion légère de feuille d'oranger pour boisson, être consommé [illegible] couvert, rechauffer les pieds et le corps par des briques chauffées ou autres choses équivalentes, etc., etc., ne sont pas négligés.

Le seul tisane que je puisse faire, c'est que ce traitement exige un médecin dirigé et modifié selon les circonstances puisque remède et autres moyens sont autant de sûreté qu'il a réussi entre les mieux. C'est avec un plaisir que je l'annonce que ce nouveau terrible ennemi activité aussi rapidement de plus à celui que n'a déjà procuré ma carrière médicale à Paris et en Pologne.

Agréez, M. le rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très dévoué serviteur

WERNICKI, Dr.

P. S.—Je m'en applique avec un plein succès depuis 6 et longtemps mes méthode de traitement par absorption cutanée dans des circonstances graves où j'ai pu prouver de l'emploi du moyen de secours par la bouche et par la voie du rectum.

QUELQUES MOTS

Sur le Magnétisme.

VI.

Oui, le magnétisme est utile dans toutes les maladies, et il les guérirait peut être toutes si on l'employait à bon et juste dose. Si on guérit par tous les malades c'est principalement parce qu'on n'y a recours que lorsque la vie est usée par le mal ou par les remèdes, et pourtant, même ainsi, ce remède fait souvent merveille. Deux honorables médecins récemment d'en acquérir la preuve dans un cas de maladie fort ancien, où la magnétisation a produit des effets tous heureux et prompt qu'on n'espérait, mais nous devons laisser aux hommes de cœur qui ont eu le mérite de la chose, de la publier : ils auront par là un double titre à la reconnaissance et à la confiance.

De notre côté, nous avons souvent fait la même remarque, mais à quoi nous servirait de citer encore des guérisons ! Ne dit-on pas qu'il faut toujours nous taire ? Parlons donc de ces cas où la médecine n'y a rien fait, le magnétisme est venu faire un peu, puis la chose, cinq encore sans être plus heureuse qu'auparavant. Certains hommes diront que le magnétisme n'a fait que soulager, mais ceux-ci ne comprendront qu'il aurait guéri si on avait persévéré assez longtemps :

Mde B— était retenue au lit depuis plus de quatre mois par ce qu'on avait appelé un rhumatisme aigu, la jambe tout à fait fléchie et immobile, le genou très douloureux et gonflé, et ni les vaigues, ni les vésicatoires, ni les cautères, ni les remèdes internes, n'avaient eu d'effet contre la douleur atroce du genou, ni pour l'extension de la jambe : il y avait tout lieu de craindre l'ankylose.... Magnétisée pendant vingt-cinq minutes, le genou se dégonfle, l'articulation s'ouvrit peu à peu, mais ce ne fut qu'après deux mois et demi que la jambe eût toute son extensibilité, quoique le jeu de l'articulation fût encore empêché, et la malade put enfin marcher un peu. Plusieurs hommes dans cet état, espérant que le mal dans serait disparu, mais on trouve plus convenable de appeler le médecin qui, seule fois, prescrivit les bains de mer, et ne fut pas plus heureux qu'auparavant; un autre ensuite employa l'hydrothérapie de morue(!) mais sans succès, et nous enfin, après que la malade en est encore, à peu de chose près, au point où nous la laissames il y a six mois....

Le petit D—, âgé de quatre ans, avait passé tout son temps couché, ou dans les bras de sa bonne; il ne pouvait se tenir assis, ni non plus se tenir debout sur les orteils ou talonnant; il ne servait à grand'pèine d'une de ses mains, et jamais il n'avait articulé une syllabe. Inutile de dire que la médecine avait épuisé ses ressources. Pour montrer aux parents comment ils devaient s'y prendre, nous allâmes le magnétiser tous les soirs. Dès la troisième séance il put rester assis par terre et se servir mieux de ses mains pour manier ses joujoux; à la quatrième séance il prononçait "maman", et après trois mois, il marchait sur pieds à plat, et prononçait

Ce Choléra [illegible] Vendredi dernier, à Mobile, dans le Mississipi, où un jeune de New-York, un homme nommé John Cunningham s'était fait accompagner de Jewell sheriff Cunningham pour exploiter frauduleusement deux fermes dont il prétendait [illegible] possession. A leur arrivée ils trouvèrent la porte barricadée, et défendue à l'intérieur par les habitans armés de fusils, de hachettes et de pieux. Ils se mirent néanmoins avec le concours des officiers de police en devoir de forcer l'entrée, lorsqu'un coup de feu, parti de l'intérieur, étendit Cozzens mort sur la place. Les rebelles ont été saisis et mis en prison pour attendre leur jugement. On assure que plusieurs habitans de Monroe sont impliqués dans cette affaire comme complices de résistance à la loi.

UNE [illegible] POSITIVE.—On a reçu à New York des lettres de Beaver Island qui apprennent que là-bas, un royaume mormonique a [illegible] ce que devrent, non pas les rois, mais les glaces. A peine les premiers froids avaient-ils clos la saison de la navigation, qu'un nommé Strang imagina de s'emparer de haute main des rênes du gouvernement de l'île, bien certain que les glaces du Nord qui avaient suffi jusqu'à ce jour à empêcher une armée de six cent mille hommes entre les mains de Napoléon-le-Grand, ne pouvaient pas faire moins pour le royaume de Beaver Island que pour l'Empire de toutes les Russies. Sous la protection de l'hiver, Strang élève comme premier monument de sa puissance autocratique un poste de correction, exclusivement consacré à administrer la bastonnade aux récalcitrants, et il affermit ainsi son pouvoir non sur les baïonnettes proposées par M. Romieu, mais sur de nouveaux gourdins de houx, ce qui est plus économique, et presqu'aussi efficace. Mais parmi les républicains incorrigibles se trouvait un certain Moore qui, protestant contre le régime du bâton, (voyez qu'il y a des gens bien obstinés en ce monde) abandonna l'île, et avec elle ses propriétés, meubles et immeubles, laquelles furent confisquées au profit de quelqu'autre par décision souveraine du maître. Moore ne dut lui même la vie qu'à la protection d'une tribu indienne qui l'accueillit et le défendit contre Strang lancé en personne à sa poursuite.

Tout alla bien pour Strang durant l'hiver, mais son pouvoir fondit avec les neiges. Moore alla chercher main-forte à Mackinaw, et dès que la navigation fut ouverte, le voilà qui envahit le royaume de Beaver Island, accompagné d'un sheriff des Etats-Unis, et assisté de cinquante guerriers indiens. Alors Strang qui paraît être versé dans l'histoire, après avoir songé à Napoléon, se souvint de Charles X et de Louis-Philippe, et deguerpit comme eux devant la révolution armée. Après avoir été débusqué d'une île où il avait été chercher refuge, il a continué sa retraite et à l'heure où l'on écrivait les dernières nouvelles, il courait encore, abandonnant à ses ennemis tous ses approvisionnements d'armes et de munitions. "Sic transit gloria mundi !"

FEUILLETON.

REVUE DE PARIS.

Et je vis l'ombre d'un valet
Qui, tenant l'ombre d'une broche,
En trottait l'ombre d'un carosse.

(*Enéide* travestie.)

Quand vous avez un domestique qui vous sert mal, qui fait vos commissions tout de travers, qui détériore vos meubles, qui fripe vos habits, qui brise votre vaisselle, qui vous salit par sa conduite, qui vous répond insolemment, qui boit votre champagne, qui vous vilipende, qui vous espionne et qui vous vole, que faites-vous ? Vous le mettez à la porte : rien de plus simple. Il doit même s'estimer fort heureux d'en être pas congédié par la fenêtre.

Quand un fournisseur vous a vendu de la sciure de bois délayée pour de la moutarde fine, du foin pour du crin, du jus de camphre pour du poinard, de l'amidon sucré pour de la pâte Regnauld; quand on cocher vous a versé maladroitement sur la plus belle route du monde; quand un écrivain vous a cloroformisé d'ennui; quand un peintre a fait de vous un affreux magot; quand un musicien vous a noyé dans le tympan; quand un médecin vous a fait mourir de fluxion de poitrine en vous traitant pour inflammation d'entrailles,—que faites-vous encore ? Vous prenez avec soin le nom de ces dupeurs, de ces barbouilleurs, de ces racleurs, de ces endormeurs, de ces empoisonneurs et de ces tueurs, afin d'être bien sûr de ne vous adresser qu'en face à la première occasion. Rien de plus simple toujours, et, l'occasion venant, vous vous regarderez justement comme un idiot, si vous reprenez le même médecin, le même épicier, le même compositeur, le même droguiste, le même domestique. Ce serait vous revaler au dessous des bêtes. Les animaux eux-mêmes suivent sagement les lois de l'expérience dans leurs relations sociales. Je doute fort que vous soyez jamais excellent cavalier avec le canchin dont vous avez fait la connaissance en lui administrant tout d'abord une volée de coups de trique.

Ma bien ! ce que vous ne faites sûrement, ni comme consommateur, ni comme cuisinier, ni comme tailleur, ni comme chirurgien, ni comme malade, ni comme maître, ni comme cantière, et je vous en fouette au nom de la raison universelle, vous le faites comme monarchiste.

Pendant des mille et d'années, on ne nous nous ne voulons pas sortir de notre agréable histoire,—la monarchie vous a tourmentés, vexés, humiliés, bastonnés, opprimés, pillés, empoisonnés, décimés, incendiés, ruinés, mystifiés; elle vous a traité comme des bêtes de somme; elle vous a fait vous entr'égorger dans d'interminables guerres d'ambition, de rivalité, de succession, de famille, de religion, de vanité et d'égoïsme personnel; elle vous a inflgé les proscriptions en grac, les tuerries en masse, les massacres en bloc, les Cevennes, les Saint-Barthélemy, les dragonnades; elle vous a brûlés comme sorcier, torturés comme protestans, embastillés comme penseurs, dandinés comme bourgeois, elle a confisqué vos sœurs, vos femmes, vos filles et même vos biens; elle a pris soin, votre commerce, gerrotté votre industrie, trafiqué de vos provinces, gaspillé vos finances et livré la fortune publique à la voracité d'une meute de traitans; elle a pendu des hommes, elle a fait pendre des lapins; elle a fait pendre des pendus; elle a fait pendre, elle vous a affamés pour vous bénéficier sur votre triaglie; elle vous a donné le moins spectacle des tours de Nesle, des amours, des Médicis, des Pompadours, des Dubarry et des Parc-aux-cerfs; elle vous a mis sous le joug, elle vous a cloué dans vos ratelliards d'indemnité, elle a intsé démembrer votre beau pays, elle a tenté de vous reprendre votre Rhin, elle a voulu vous ôter vos libertés et chérement, si elle n'a pas pu vous ôter vos vies, elle vous a pourtant conquis vous et vos enfans, elle vous a traversés de route pour vous barrer tout nouveau progrès, elle s'est efforcée de faire de vous, par soi-disant, son égoïsme, ses lâchetés, ses préoccupations exclusives, ses misères, une nation de triplets, d'usurriers, de Dominicains, de Turcaret, d'Harpagons et de Jesuc-Mathieu. Voilà ce Dieu sait si j'abrège, si j'abrège, si j'abrège et je résume ! Voilà ce qu'elle a fait en somme, selon les temps, les lieux, selon ses diverses formes, cette monarchie tant regrettée par vous; ô routiniers, ô vieux cerveaux pétrifiés, et voilà ce qu'elle fera encore, dans la mesure de possible. Et quel temps prenez vous pour la regretter ? Celui où vous vous restreins malgré elle dans la possession complète de vos droits, de votre prépondérance, de votre dignité d'homme; celui où vous avez repris l'ignoble titre de sujet, c'est-à-dire de soumis à un maître, pour le beau titre de citoyen, c'est-à-dire de maître de vous-même au profit même de vos tyrans; celui où vous avez constitué le gouvernement le plus rationnel, le plus libre, le plus paisible, le plus [illegible], le plus tolérant, le plus bonnasse [illegible] qu'il soit permis de rêver ! Et que vous donc si ce gouvernement fonctionnait dans le vrai sens, dans le sens libéral, presque [illegible] du mot ? L'imagination s'effraie, l'imagination recule épouvantée à moins que la pensée de l'extravagante félicité dont nous jouirions alors. Mais nous sommes loin, heureusement, d'être si heureux. Restons dans la réalité. Que lui reproches-vous, car on lui reproche certainement pas un tel excès de bonheur ! Tant s'en faut !

Vous reprochez à la république de donner aux classes déshéritées, aux classes souffrantes des espérances, aux ambitions révolutionnaires ! Permettez-moi. Etions-nous donc en république, lorsque ces ambitions, ces utopies et ces jacqueries ont fait, selon vous, de si terribles explosions en 89, en 1830, en 1848 ?

Vous reprochez à la république la tourmente de 93 ! Permettez-moi. Sans mettre en regard [illegible] ce qui est vrai, ce qui est facile, les violences de toutes les monarchies passées et présentes, je ne bornerai à vous dire que le régime de 93 ne fut pas plus une république que d'une monarchie. Ce fut un orage révolutionnaire, voilà tout. Et n'oubliez pas que cette tempête n'était grosse que des fautes mêmes de la monarchie; n'oubliez pas qu'elle éclata sous la monarchie, et que sa frénésie, si déplorable d'ailleurs, fut provoquée, surexcitée, exaspérée, au dehors comme au dedans, par la résistance même des amis de la monarchie. C'était du fond de la guerre, ce n'était pas du gouvernement, de la République, que les implacables ennemis de la révolution, un tel reproche tappelle un peu trop ces beaux vers de Voltaire : "Ne vous plaignez pas de Rachel, puisque c'est elle qui vous a mis au monde."

Cet animal est fort méchant :
Quand on l'attaque, il se défend.

Que lui reprochez-vous encore, à cette pauvre république ! Vous lui reprochez son défaut de tranquillité. Permettez.... Je ne sais si les journaux s'entendent tous pour nous dégoûter de la vérité, pour nous faire des troubles qui agitent la France d'un bout à l'autre, pour nous faire croire que Paris, notamment, n'est point à lui et à sang. Mais ce qui du moins est incontestable, c'est que nous jouissons du plus grand calme en apparence; que jamais, à plusieurs époques de son histoire, le pays n'a été plus profondément paisible au premier coup-d'œil; qu'il a même l'air de pousser l'amour du repos en ce moment, jusqu'à se laisser mutiler ses libertés, dans ses goûts, dans ses tendances, dans ses sympathies, dans ses intérêts, dans ses droits, et, ce qui est bien pis, dans ses amusements mêmes; jusqu'à se laisser provoquer, insulter et ennuyer par le monarchisme, sans faire semblant de s'en apercevoir. Ah ! si une des monarchies passées ne fut avivée de l'aiguillon, ce n'est pas mille ans qu'elle eût vécu; ce n'en est pas dix, ce n'en est pas quinze, ce n'en est pas dix huit; non, c'est deux heures à peine qu'eût duré l'impudente !

Et de fait, malgré leur innocuité relative, et sans remonter plus loin, voyez ce qui se passait sous la restauration et sous la monarchie de juillet. Conjurations, complots, révoltes, attentats, appréhensions perpétuelles, voilà leur immanquable histoire, sans compter les petites émeutes, ce qui était le fretin du genre.

—"Que faisons-nous ce soir ?" se disait-on chaque jour : —"Moi, je vais à l'Opéra.—Moi, je vais à l'émeute.—Bonne chance ! — Bien du plaisir !"

Faut il donc vous rappeler aussi, oublieux que vous êtes, le procès des ministres en décembre 1830, le sac de l'archevêché en février 1831, l'insurrection de juin 1832, l'insurrection d'avril 1834, la machine infernale de 1835, l'insurrection de mai 1839, que sais je encore ? Le tuteur du jeune duc de Bordeaux, c'est Louis Philippe, que les ultramontains de la pièce qu'on annonçait le retour périodique pour chaque anniversaire de chaque solennité patriotique, et que les ultramontains, sans doute, sont partisans, sont annulaires, mais toujours visibles à Paris, se prédisaient à jour et à heure fixes, avec autant de certitude que les éclipses de soleil et de lune. Tout prédire se était bon. La dernière émeute du temps de Louis-Philippe qui lieu en 1847, au mois de novembre, devinez à propos de quoi. A propos de bottes, oui, de bottes ! par la simple fait d'un cordonnier, demeurant rue St-Honoré, près de l'Oratoire, qui avait refusé d'accepter, au prix ordinaire, la besogne mal faite d'un de ses ouvriers. Il s'agissait, je crois, de cinquante centimes ! Il n'en fallait pas davantage pour occasionner l'immense tapageries. Cela dura quinze jours, et dix belles hommes en furent pas de trop pour dissiper cette [illegible] de cordonniers, dont on dit généralement que le roi ne visait à rien moins qu'à changer la [illegible] du gouvernement. Ce fut le 24 février donc ! vous savez sans doute que le roi [illegible] sur quelque chose. Pressentiment ! c'est là, selon vous, le vrai coup-d'œil politique et économique le voir aller ! Je préfère [illegible] la douce tranquillité républicaine.

Eh—ce le [illegible] vous reproches à cette admirable [illegible] ? Non.... Je sens vos [illegible] ... Vous lui reprochez [illegible] de stabilité, vous [illegible] ? Ah ! A la bonne heure ! [illegible] royale ! parlez-moi

—"Monsieur ! .... Mais, au surplus, rien de plus facile que de convaincre votre sotte vanité !

—"Rien de plus facile que de confondre votre outrecuidance !

—"Voyez !

—"Marchons !"

Les deux interlocuteurs se rendirent près de lit de la défunte, pour en appeler au suffrage universel de leurs propres yeux. Le fameux médaillon fut ouvert : il renfermait la pourriture.... d'un magnifique gardé français.

Morale.—Que les partis monarchiques s'avisent d'imiter cet exemple; qu'après s'être unis éphémèrement dans le regret du passé, dans la haine du présent, dans l'espoir de l'avenir, au lieu de fatiguer le pays de leurs vaines ambitions; au lieu de se réconcilier, de se brouiller, de se réconcilier encore de se brouiller de nouveau, et sans cesse, et toujours, lorsqu'il s'agit de donner enfin un nom propre à leur commune aspiration; oui, qu'on leur permette, une bonne fois pour toutes, d'ouvrir l'urne électorale, d'interroger le médaillon de la France : croyez-moi, monsieur, ce ne sera ni Henri V, ni le comte de Paris, ni Louis Bonaparte qu'on y trouvera ! ce sera, vous en avez le pressentiment d'avance, ce sera leur rival, leur vainqueur, leur digne préféré à tous : ce sera le simple gamin de février.

Propriétaires à Pancam.

☞ Nous appelons l'attention de ceux que cela peut concerner sur la vente des propriétés suivantes, qui auront lieu aujourd'hui, à midi, à la Bourse St-Louis, par N Vignie, encanteur.

Un terrain propre à y établir une belle et grande résidence, faisant face aux rues Remparts et Bassin, près de la rue Bienville.

Une propriété et ses dépendances, au faubourg Trémé, rue des Ursulines, à deux lots et demie de la rue Esplanade.

Une maison neuve, située à l'encognure des rues Miro et Dumaine.

Une jolie résidence d'été, située à Biloxi, et dans le centre du village.

Et plusieurs domestiques de famille.

☞ Une grande réunion de tous les COMMIS de la Nouvelle-Orléans, aura lieu à la Salle de Bal du Globe, encognure St-Claude et St-Pierre, mardi prochain, 13 courant, à sept heures et demie du soir, pour affaires qui les concernent.

10 mai—3 AU NOM DES COMMIS.

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI SOIR, 9 MAI 1851.

Les marchés ont été assez actifs pendant la semaine; les prix se sont généralement maintenus; les cotons forment cependant une exception à la règle. Cet article a été traitement affecté par les avis de l'Europe reçus hier, annonçant une baisse de 1/4 d. dans le marché de Liverpool. Les arrivages considérables qui ont eu lieu ici semblent être la cause principale de cette baisse.

Depuis quelque temps on fait courir le bruit que la nouvelle récolte a été beaucoup endommagée par la gelée, mais ces rapports nous semblent exagérés. On n'a jamais vu une aussi grande quantité de terre en culture.

La fièvre continue à baisser et se trouve maintenant à deux pieds au dessous de la marque ordinaire des hautes eaux.

COTON.—Arrivées depuis le 2 du courant, 16,898 balles. Expédiées dans le même temps pour Liverpool, 13,613 balles, Havre—Hull, 2,136—Hambourg, 2,012—Trieste, 1,901—Hamburg, 913—Bordeaux, 53—New-York, 584—Boston, 912—ensemble, 24,171 balles—faisant une réduction au stock de 3,779 balles, et laissant en mains, y compris le coton à bord des navires non-expédiés ce jour, un stock de 301,820 balles.

ÉTAT DU COTON.

Stock en main au 1er sept. 1850,	16,618
Arrivé la semaine dernière,	1,273
Arrivé antérieurement,	916,704
	957,596
Expédié la semaine dernière,	22,171
Expédié antérieurement,	229,577
	252,148
Stock sur place,	301,620

La demande de coton a peu varié le commencement de la semaine une assez grande activité causée par des rumeurs relatives au mauvais état de la récolte, et les ventes s'étendant à des mille balles par jour. Les cours étaient dans cette ligne en faveur du vendeur. Mercredi les affaires se sont calmées et les prix sont retombés dans leur ancienne situation. Hier les avis de l'Europe annonçant une baisse de 3/4 d. sur le marché de Liverpool ont de nouveau affecté le notre et les prix sont tombés de 1/4. Les ventes de la semaine ont été de 6,000 balles et le 7,000 balles ont été prises. Les affaires totales de la semaine comprennent 21,000 balles, prises en partie pour l'Angleterre.

CLASSIFICATION DE LIVERP